

J. DIETZGEN

Dietzgen est *un cas* : il a été célébré par Engels et Lénine en des termes dont l'un au moins reste énigmatique.

En 1886, Engels lui attribue dans son *L. Feuerbach* la découverte du matérialisme dialectique « indépendamment de nous [Marx et Engels] et même de Hegel » ! Et ce dans *L'Essence du travail intellectuel*. Or dans ce texte, il n'y a pas un mot sur la dialectique, il n'y a pas même le mot de dialectique. Engels s'est-il mépris ? Non, puisqu'en 1868 il y reconnaissait déjà dans une lettre à Marx des « étincelles » de dialectique. Si dialectique il y a, si étincelles il y a, où sont-elles ? Question qui induit cette autre : les formes sous lesquelles nous cherchons à reconnaître la dialectique ne sont peut-être pas celles sous lesquelles elle s'exerce ?

En 1908, Lénine lit et annote d'autres textes de Dietzgen alors qu'il prépare *Matérialisme et Empirio-criticisme*. Ces textes sont la deuxième pièce du dossier que nous publions. Cette fois, nous n'avons plus un compliment énigmatique, mais une lecture critique saisie sur le vif : on peut voir Lénine constamment distinguer la tendance matérialiste dominante et les tentations idéalistes survivantes. Le produit de cette lecture est le Joseph Dietzgen de *Matérialisme et Empirio-criticisme*, celui qui démasque les sophismes de l'idéalisme, celui qui condamne les laquais diplômés de l'idéologie bourgeoise de la philosophie, celui qui définit la philosophie (der Holzweg der Holzwege...). Or Lénine ne célèbre pas en Dietzgen l'inventeur du matérialisme dialectique, mais il est sensible à tout ce qui en lui porte la marque de la lutte de classe en philosophie. Se pourrait-il que la dialectique matérialiste en philosophie ait un rapport *direct* avec la lutte des classes ?

C'est la rencontre de Lénine et d'Engels qui fait *le cas* Dietzgen : pourquoi ont-ils reconnu en Dietzgen quelque chose qui importait à la dialectique et au matérialisme marxistes ? Pourquoi l'ont-ils pressenti et déclaré dans des formes différentes sans d'ailleurs vraiment l'expliquer, comme si cette reconnaissance *allait de soi* ? Question qui appelle cette autre question : qu'y a-t-il pour nous à découvrir en Dietzgen qui nous explique cette reconnaissance et dans ses raisons nous éclaire sur ce qui *allait de soi* : la philosophie marxiste elle-même ?

Voilà pourquoi nous ouvrons le dossier Dietzgen.

J.-P. O.

FRANÇOIS MASPERO, 1, PLACE PAUL-PAINLEVÉ, PARIS V.

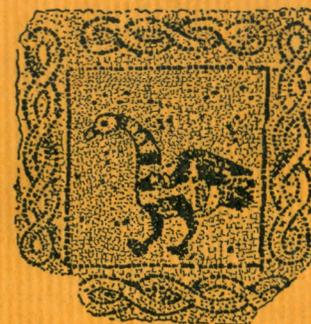
THÉORIE "TEXTES"

J. DIETZGEN

L'ESSENCE
DU TRAVAIL INTELLECTUEL
ÉCRITS PHILOSOPHIQUES
ANNOTÉS PAR LÉNINE

(PIÈCES POUR UN DOSSIER)

présentation et traduction
de J.-P. Osier



FRANÇOIS MASPERO
PARIS

J. DIETZGEN

L'ESSENCE DU TRAVAIL INTELLECTUEL

THÉORIE "TEXTES"

FM

8.75
senge Palant

En -

« THEORIE »
Collection dirigée par Louis Althusser

« THORNTON »
Co. Edition originale par Louis Althusser

DIETZGEN

Pièces pour un dossier :

l'essence du travail intellectuel

« L'essence du travail
intellectuel »

Écrits philosophiques annotés par

Leanne

Préface et traduction

par Jean-Pierre Sartre

ÉDITIONS DIETZGEN

10, rue de Valenciennes, 10^e

PARIS

1960

DIETZGEN

Pièces pour un dossier :

« L'essence du travail
intellectuel »

Écrits philosophiques annotés par
Lénine

*Présentation et traduction
par Jean-Pierre Osier*

FRANÇOIS MASPERO

1, place Paul-Painlevé, V^e

PARIS

1973

DIETZGEN
Préface pour un dossier :
« L'essence du travail
intellectuel »
Écrits philosophiques annotés par
Lénine

Présentation et traduction
par Jean-Pierre Olier

FRANÇOIS MASPERO
1, place Paul-Bainlevé, V^e
PARIS
1973

Pourquoi Dietzgen ?

Pourquoi ? Parce qu'il existe un cas Dietzgen. Parce que Dietzgen appartient à l'histoire de la philosophie marxiste, qu'il a été célébré par Engels et Lénine, dans des termes dont l'un au moins reste énigmatique. Parce que les marxistes ne se sont pas expliqués sur Dietzgen.

Pour commencer de l'instruire, nous ouvrons le dossier Dietzgen. Nous publions d'abord la traduction de L'Essence du travail intellectuel, présentée par un travailleur manuel. Nouvelle Critique de la raison pure, parue en 1869, deux ans après Le Capital de K. Marx.

Nous publions ce texte en raison d'une « petite phrase » d'Engels. Trois ans après la mort de Marx, en 1886, dans son Ludwig Feuerbach, Engels revient sur leur passé commun. Il s'explique sur leurs rapports avec Feuerbach, pour acquitter une vieille dette, et aussi sur Hegel. Dans un dernier chapitre, il développe la définition du matérialisme dialectique. C'est l'occasion d'un retour vers Hegel, père de la dialectique, philosophe réactionnaire par le « système » et révolutionnaire par la « méthode ». Avec le recul du temps, voici comment Engels décrit, en quelques phrases, leur position : « On ne se contenta pas de mettre simplement Hegel de côté ; on s'attacha au contraire à son aspect révolutionnaire, à la méthode dialectique. Mais cette méthode était inutilisable sous sa forme hégélienne. » Suit la critique connue de la spéculation, et l'intervention du « renversement » « [...] et, ce faisant, la dialectique hégélienne fut mise la tête en haut, ou plus exactement, de la tête sur laquelle elle se tenait, on la remit de nouveau sur ses pieds ».

Or, voici, incidente surprenante, la « petite phrase », qui enchaîne : « Et cette dialectique matérialiste, qui, depuis des années, était noire meilleur instrument de travail et notre arme la plus acérée, fut, chose remarquable, découverte à nouveau non seulement par

nous, mais en outre, et indépendamment de nous, et même de Hegel, par un ouvrier allemand, Joseph Dietzgen¹. »

Cette « petite phrase » prononcée, l'auteur poursuit, comme si de rien n'était, sur Hegel.

C'est pour elle que nous publions L'Essence du travail intellectuel, puisque c'est à cet ouvrage, et à lui seul, que se réfère explicitement Engels dans une note au passage cité.

Surprenant jugement ! La dialectique matérialiste (et non la simple « dialectique » ou « méthode dialectique », plus ou moins idéaliste), c'est-à-dire celle de Marx et Engels, a donc été découverte « indépendamment » de Marx et Engels, et même indépendamment de Hegel, par un ouvrier allemand. Qu'on puisse ainsi, ouvrier, découvrir directement la dialectique, et la dialectique matérialiste, voilà qui ouvre un abîme : il peut donc y avoir dans l'histoire de la philosophie non seulement des répétitions, mais aussi des rencontres qui ne soient pas soumises à des passages obligés. On peut se passer de Hegel pour découvrir la dialectique matérialiste ! Si cela est vrai, il peut être, en cette différence de voies, dans cette distance entre Marx et Engels d'une part et Dietzgen de l'autre, matière à ou occasion de trouver réponse à la question : qu'est-ce que la dialectique matérialiste ?

Mais nous ne sommes qu'au commencement de notre surprise. Car il suffit de lire L'Essence du travail intellectuel pour constater que cet ouvrage ne contient aucune définition de la dialectique matérialiste ! et que le mot même de dialectique en est totalement absent. Ouvrons ce livre : après une brillante préface sur l'esprit de parti en philosophie, on pénètre dans une longue dissertation abstraite, écrite en un style lourd, encombré de répétitions, conforme à la tradition la plus classique. Il faut bien alors poser la question : mais où se trouve la « dialectique matérialiste » reconnue expressément par Engels dans ce texte ? Où sont les signes auxquels reconnaître une dialectique ? D'où ce soupçon : Engels se serait-il mépris ? Aurait-il été en 1886 trahi par sa mémoire ? Non, puisque en 1868, à l'occasion du manuscrit de l'ouvrage, donc sur le vif, il y reconnaissait déjà, dans une lettre à Marx, des « étincelles » de dialectique. Si étincelles il y a, si dialectique il y a, où sont-elles ? Étrange question, qui peut nous introduire à un tout autre soupçon, qui cette fois nous concerne : les formes sous lesquelles nous cherchons à reconnaître la dialectique ne sont peut-être pas celles sous lesquelles elle s'exerce. La dialectique n'existerait-elle que dans ses effets ?

1. Souligné par nous.

Et ne serait-elle matérialiste que sous cette condition déroutante ? Autre question ouverte par le paradoxe d'Engels jugeant L'Essence.

Pourtant, le dossier n'est pas clos. Nous y versons une pièce d'importance : les textes de Dietzgen lus et annotés par Lénine, à partir de 1908, en plein travail philosophique de préparation de Matérialisme et empiriocriticisme. Ces textes sont des extraits des *Kleinere Philosophische Schriften*, publiés en 1903 à Stuttgart, et qui regroupent des articles de Dietzgen (alors militant actif) parus dans les journaux social-démocrates, le *Volkstaat* et le *Vorwärts*, ainsi qu'une brochure : *Incursions d'un socialiste dans le domaine de la connaissance* (1887).

Lénine lit ces textes avec une extrême attention. Comme à son habitude, il souligne les passages importants, les annoté de quelques mots en marge, les ponctue de points d'interrogation, ou de l'énigmatique N.B., les approuve ou les désapprouve par la connotation des lettres grecques alpha et bêta (alpha : signe d'approbation ; bêta : signe de désapprobation) — avec toutes les nuances qu'on peut imaginer de ce mutisme elliptique dont certaines ne sont pas toujours déchiffrables.

Telles quelles, ces pages de Dietzgen annotées par Lénine nous parlent, et importent à notre question. Car cette fois nous n'avons pas, comme naguère, pour seul indice une simple « petite phrase » : nous entrons avec Lénine dans les textes mêmes, et pouvons le suivre à la trace de ses réactions, et de ses jugements, qui distinguent en Dietzgen la tendance matérialiste dominante et les tentations idéalistes survivantes. Cette lecture critique, saisie et inscrite sur le vif, est en soi d'un prix extrême : et sur Dietzgen et sur Lénine. Elle est encore plus saisissante quand on en connaît le résultat : le Dietzgen qui apparaît en personne dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, démasquant les sophismes de la philosophie idéaliste, condamnant à leur servitude les larbins diplômés de l'idéologie bourgeoise, disant ce qu'est la philosophie (« *der Holzweg der Holzwege* »...) ; le Dietzgen qui inspire silencieusement (et cela vient de loin : de L'Essence) les passages sur la « chose en soi », sur la vérité absolue et la vérité relative, sur l'infini de l'objet, etc.

Nous voilà bien loin, dans le temps et dans le commentaire, de la « petite phrase » d'Engels. Pourtant, nous en sommes tout près. Car, paradoxalement, ces textes ultérieurs de Dietzgen, et les annotations de Lénine, nous reconduisent à la même question, mais, si on peut dire, à l'envers. Car il n'est pas plus question de la dialectique dans les articles et les *Incursions*... du militant social-démocrate que dans L'Essence du travail intellectuel. Et pourtant le dialecticien Lénine s'intéresse à ces textes. Certes, à la

différence d'Engels, Lénine ne célèbre pas Dietzgen comme l'inventeur de la dialectique matérialiste. Pourtant, le matérialiste Lénine est sensible à tout ce qui, en Dietzgen, porte la marque de la lutte de classe en philosophie. Voilà qui nous reconduit, comme à revers, à revenir à notre question de la dialectique : se pourrait-il que la dialectique matérialiste en philosophie ait un rapport direct avec la lutte des classes ?

Quoi qu'il en soit de la différence des temps, des œuvres et des jugements, tout, d'Engels jugeant en 1886 d'un texte de 1869, à Lénine, lisant en 1908 des articles et un opuscule échelonnés entre 1870 et 1887, nous porte à poser la question, qui fait le cas Dietzgen : comment se fait-il que les deux plus grands noms de la philosophie marxiste, Engels et Lénine, se soient, à vingt ou même quarante ans de distance, rencontrés, pour pressentir en Dietzgen quelque chose qui importait à la dialectique et au matérialisme marxistes ? Comment se fait-il qu'ils l'aient pressenti et déclaré dans des formes différentes, mais qui se recoupent ? Et comment se fait-il enfin qu'ils l'aient pressenti et déclaré sans vraiment s'expliquer, prenant acte de Dietzgen, faisant état de sa découverte, usant de ses arguments, mais sans jamais justifier et développer les raisons de leur attachement ? comme si cette reconnaissance allait de soi ? Questions qui en ouvrent une autre : qu'y a-t-il pour nous à découvrir dans Dietzgen, qui nous explique cette reconnaissance, et, dans ses raisons, nous éclaire sur ce qui allait de soi, à savoir la dialectique, le matérialisme, bref la philosophie marxiste elle-même ?

Voilà pourquoi nous ouvrons le dossier Dietzgen. Pour le rendre accessible aux lecteurs de langue française, certes. Pour compléter en France le dossier de l'histoire du matérialisme dialectique, assurément. Mais surtout : pour donner aux philosophes marxistes la matière d'une question insolite, où sommeille peut-être, inaperçue, la chance d'une réponse.

J.-P. Osier

Paris, 1^{er} décembre 1972

NOTE SUR LES TRADUCTIONS

Comme Marx, Engels et Lénine l'ont souligné à diverses reprises, le style de Dietzgen est souvent lourd, parfois impropre. Le traducteur n'a pas cherché à embellir son modèle, ni donc à améliorer le texte : il voulait simplement fournir un instrument de travail pour d'autres recherches.

Pour la traduction de L'Essence du travail intellectuel, on a fait appel à l'excellente édition des Œuvres en trois volumes, procurée par un collectif de philosophie près l'Académie des sciences de Berlin, et publiée par Akademie Verlag à Berlin (R.D.A.) en 1961. Le texte des Marques et Remarques de Lénine se trouve dans l'édition des Œuvres complètes publiées par Dietz Verlag (Berlin, R.D.A.) en 1970. Il a été constamment confronté avec l'édition russe des Cahiers philosophiques, publiés à Moscou en 1965.

Le travail est une activité humaine qui se distingue de celle des animaux par son caractère conscient et libre. Il implique une intention et une responsabilité. Le travailleur agit en connaissance de cause et pour un but déterminé. Cette conscience du travail est ce qui le rend digne de respect et de reconnaissance sociale.

Le travail est également une activité sociale. Il ne peut être exercé en toute liberté que dans le cadre d'une organisation collective. Le travailleur est lié à ses collègues par une solidarité commune. Cette solidarité est le fondement de la coopération et de la collaboration.

Le travail est enfin une activité créatrice. Il permet à l'homme de transformer la matière et de créer de nouvelles formes de vie. Le travailleur est ainsi un acteur de son destin et de celui de son pays. Son travail contribue à la prospérité et au bien-être de la communauté.

Le travail est une activité noble et digne. Il est le moyen par lequel l'homme s'épanouit et réalise sa dignité. Le travailleur doit être respecté et valorisé pour son rôle essentiel dans la société. Son travail est le fondement de notre civilisation et de notre culture.

Le travail est une activité constante et durable. Il ne connaît ni repos ni trêve. Le travailleur doit être capable de résister à la fatigue et à la souffrance. Son travail est le moteur de notre développement et de notre progrès.

Le travail est une activité responsable. Le travailleur doit être conscient de ses obligations et de ses devoirs. Son travail doit être exercé avec honnêteté et intégrité. Il est le fondement de notre confiance et de notre respect mutuel.

Le travail est une activité humaine et sociale. Il est le lien qui unit l'individu à la communauté. Le travailleur est un acteur de son destin et de celui de son pays. Son travail contribue à la prospérité et au bien-être de la communauté.

Le travail est une activité noble et digne. Il est le moyen par lequel l'homme s'épanouit et réalise sa dignité. Le travailleur doit être respecté et valorisé pour son rôle essentiel dans la société. Son travail est le fondement de notre civilisation et de notre culture.

Le travail est une activité constante et durable. Il ne connaît ni repos ni trêve. Le travailleur doit être capable de résister à la fatigue et à la souffrance. Son travail est le moteur de notre développement et de notre progrès.

Le travail est une activité responsable. Le travailleur doit être conscient de ses obligations et de ses devoirs. Son travail doit être exercé avec honnêteté et intégrité. Il est le fondement de notre confiance et de notre respect mutuel.

Le travail est une activité humaine qui se distingue de celle des animaux par son caractère conscient et libre. Il implique une intention et une responsabilité. Le travailleur agit en connaissance de cause et pour un but déterminé. Cette conscience du travail est ce qui le rend digne de respect et de reconnaissance sociale.

Le travail est également une activité sociale. Il ne peut être exercé en toute liberté que dans le cadre d'une organisation collective. Le travailleur est lié à ses collègues par une solidarité commune. Cette solidarité est le fondement de la coopération et de la collaboration.

Le travail est enfin une activité créatrice. Il permet à l'homme de transformer la matière et de créer de nouvelles formes de vie. Le travailleur est ainsi un acteur de son destin et de celui de son pays. Son travail contribue à la prospérité et au bien-être de la communauté.

Le travail est une activité noble et digne. Il est le moyen par lequel l'homme s'épanouit et réalise sa dignité. Le travailleur doit être respecté et valorisé pour son rôle essentiel dans la société. Son travail est le fondement de notre civilisation et de notre culture.

Le travail est une activité constante et durable. Il ne connaît ni repos ni trêve. Le travailleur doit être capable de résister à la fatigue et à la souffrance. Son travail est le moteur de notre développement et de notre progrès.

Le travail est une activité responsable. Le travailleur doit être conscient de ses obligations et de ses devoirs. Son travail doit être exercé avec honnêteté et intégrité. Il est le fondement de notre confiance et de notre respect mutuel.

Le travail est une activité humaine et sociale. Il est le lien qui unit l'individu à la communauté. Le travailleur est un acteur de son destin et de celui de son pays. Son travail contribue à la prospérité et au bien-être de la communauté.

Le travail est une activité noble et digne. Il est le moyen par lequel l'homme s'épanouit et réalise sa dignité. Le travailleur doit être respecté et valorisé pour son rôle essentiel dans la société. Son travail est le fondement de notre civilisation et de notre culture.

Le travail est une activité constante et durable. Il ne connaît ni repos ni trêve. Le travailleur doit être capable de résister à la fatigue et à la souffrance. Son travail est le moteur de notre développement et de notre progrès.

Le travail est une activité responsable. Le travailleur doit être conscient de ses obligations et de ses devoirs. Son travail doit être exercé avec honnêteté et intégrité. Il est le fondement de notre confiance et de notre respect mutuel.

Joseph Dietzgen
L'ESSENCE DU TRAVAIL
INTELLECTUEL

Préface

Voici le lieu où l'on pourrait adresser au lecteur bienveillant comme au critique malveillant quelques mots d'explication concernant la relation personnelle qu'entretient l'auteur avec son œuvre. Le premier reproche que j'anticipe, c'est la carence d'érudition qui se trahit indirectement plus encore entre les lignes que dans l'opuscule lui-même. Je me demande : comment peux-tu te permettre de présenter au public un travail sur un objet qui a été traité par les héros de la science — *Aristote, Kant, Fichte, Hegel*, etc. — sans connaître encore à fond toutes les œuvres de tes célèbres prédécesseurs ? Dans le meilleur des cas, ne vas-tu pas répéter ce qui a été fait depuis longtemps ?

Voici ma réponse : il y a longtemps que la semence mise en terre par la philosophie dans la terre de la science a levé et porté ses fruits. Ce que l'histoire met au jour se développe historiquement, perce, croît, et meurt afin de poursuivre éternellement sa vie *sous une forme renouvelée*. L'action origininaire, l'œuvre originelle n'est féconde que dans le contact qu'elle entretient avec les relations et les rapports de l'époque qui l'engendrent ; mais elle finit par devenir une coque vide qui s'est dessaisie au profit de l'histoire de son amande. Ce que la science du passé a produit de positif ne vit plus dans la lettre de son auteur, mais, plus qu'esprit, est devenu chair et sang dans la science du présent. Par exemple, pour connaître les produits de la physique et y ajouter une production nouvelle, il n'est pas nécessaire qu'au préalable on étudie l'histoire de cette science et que l'on puise ensuite à la source les lois découvertes jusqu'ici. Au contraire, l'investigation historique ne pourrait que constituer un obstacle à la solution d'un problème scientifique, attendu que la concentration des forces produit nécessairement davantage que leur division. En ce sens, je mets à mon actif les connaissances qui me manquent dans d'autres domaines, puisque ceci me permet de m'adonner

d'autant plus résolument à l'étude de mon objet particulier. Me livrer à l'étude de cet objet et apprendre tout ce qu'on connaît de mon temps, telle est la tâche que j'ai sérieusement prise à cœur. L'histoire de la philosophie s'est donc répétée dans ma personne, dans la mesure où, depuis ma première jeunesse, j'ai cherché à spéculer par besoin d'une conception du monde cohérente, systématique, et, où, en fin de compte, je présume avoir trouvé satisfaction dans la connaissance inductive de la faculté de penser.

Et ce n'est ni la faculté de penser dans ses multiples manifestations, ni ses *divers modes*, mais *sa forme la plus générale*, son essence générale qui m'ont donné satisfaction, et mon but est d'exposer celles-ci. Par conséquent, mon objet est aussi simple et particulier que possible, il est si absolument simple que je n'ai guère pu éviter dans sa présentation de lourdes et fréquentes répétitions. De même, la question de l'essence de l'esprit constitue un objet populaire, cultivé par les spécialistes non seulement de la philosophie, mais de la science en général. C'est pourquoi la contribution apportée par l'histoire de la science à la connaissance de cet objet doit se trouver partout vivante dans les idées scientifiques du temps présent. Il devrait m'être permis de considérer cette source comme suffisante.

Ainsi, en dépit de ma qualité d'auteur, je puis confesser que je ne suis pas un professeur de philosophie mais professionnellement un ouvrier manuel. A ceux qui pour cette raison me lanceraient volontiers l'antique avertissement : « Cordonnier, reste à tes chaussures ! », je réponds avec *Karl Marx* : « Votre sagesse de professionnels que vous présentez comme le *ne plus ultra* est devenue une sinistre sottise, depuis le jour où l'horloger Watt inventa la machine à vapeur, le barbier Arkwright le métier à tisser, et l'ouvrier joaillier Fulton le bateau à vapeur. » Sans prétendre me compter parmi ces grands hommes, il m'est permis de trouver un stimulant dans leur exemple. De plus, par sa nature, mon objet renvoie encore particulièrement à la classe [*Standesklasse*] à laquelle j'ai *sinon l'honneur du moins le plaisir d'appartenir*.

Dans cet ouvrage j'expose la faculté de penser en tant qu'organe de l'universel. Le *quatrième état*, celui qui souffre, la classe ouvrière [*Arbeiterstand*], est d'abord le véritable support [*Träger*] de cet organe dans la mesure où les états [*Stände*] *dominants* trouvent dans leurs intérêts particuliers de classe l'obstacle qui leur interdit la reconnaissance de l'universel. Bien entendu, cette limitation se rapporte en tout premier

lieu au monde des *rappports humains*. Mais aussi longtemps que ces rapports ne sont pas *universellement* humains, qu'ils restent des rapports de classes, la vision des choses doit nécessairement être conditionnée par ce point de vue limité. Une connaissance objective présuppose subjectivement la liberté théorique. Avant de voir la terre se mouvoir et le soleil demeurer immobile, *Copernic* devait nécessairement faire abstraction de son point de vue terrestre. Donc, le pouvoir de penser ayant pour objet *tous* les rapports, il lui faut faire abstraction de tout pour se saisir *lui-même* dans sa pureté ou sa vérité. Si c'est seulement par la pensée que nous concevons toute chose, nous devons nécessairement nous détourner de toute chose, pour connaître la pure pensée, la pensée en général. Cette tâche était trop lourde, tant que l'homme se trouvait lié à un point de vue de classe limité. Seul un développement historique assez avancé pour tendre à dissoudre *les derniers restes de l'état de domination et de servitude* peut être assez dénué de préjugés pour saisir dans sa vérité et sa nudité le jugement en général, la faculté de connaître, le travail intellectuel. Seul un développement historique capable de viser la liberté universelle directe de la masse — et que je sache, cela requiert des présuppositions historiques très méconnues — seule, la nouvelle ère qu'ouvre le quatrième état trouve assez superflue la croyance aux fantômes pour être à même de démasquer l'ultime créateur de tout fantôme, l'esprit pur. L'homme du quatrième état est en fin de compte l'homme « *pur* ». Son intérêt n'est plus un intérêt de classe, mais un intérêt de masse, l'intérêt de l'humanité. Le fait que de tout temps l'intérêt des masses ait été lié à l'intérêt de la classe dominante, le fait que ce ne soit pas malgré, mais précisément par le moyen de leur oppression continuelle par les patriarches juifs, les conquérants asiatiques, les esclavagistes antiques, les barons féodaux, les maîtres de jurandes et particulièrement les capitalistes modernes, outre les Césars capitalistes, que l'humanité ait continuellement progressé — ce fait touche à sa fin. Les rapports de classe du passé étaient *nécessaires* pour le développement général. A présent, ce développement en est arrivé à un point où la masse est devenue consciente de soi. Jusqu'ici, l'humanité s'est développée *grâce à l'opposition des classes*. Elle s'est assez avancée pour vouloir se développer désormais *elle-même sans médiation*. Les oppositions de classes étaient des *manifestations phénoménales* de l'humanité. La classe ouvrière veut supprimer les oppositions de classes afin que l'humanité soit une *vérité*.

De même que la Réforme est conditionnée par les rapports de fait du xvi^e siècle, la théorie de notre travail intellectuel humain, tout comme la découverte du télégraphe électrique, a pour condition les rapports de fait du xix^e siècle. Dans cette mesure, le contenu de cet opuscule n'est pas un produit individuel, mais *une plante issue du sol de l'histoire*. Par suite — excusez la formule mystique — je n'ai le sentiment de moi qu'en tant qu'organe de l'idée. Ce qui m'appartient c'est l'exposition : pour elle, je demande ici une amicale bienveillance. Je prie le lecteur de ne point diriger ses silencieuses ou bruyantes objections contre les défauts de forme, contre *la manière* de ce que je dis, mais contre ce que je *veux dire* ; je demande que l'on ne mésestime pas intentionnellement ma lettre, mais que l'on veuille chercher la compréhension dans l'esprit, dans le général. Si je ne devais pas réussir à développer heureusement l'idée, si pour cette raison ma voix devait aussi être étouffée sous la surabondance des livres offerts sur le marché, *le sujet* trouvera malgré tout, j'en suis sûr, un défenseur plus talentueux.

Jos. Dietzgen,
tanneur,
Siegburg, le 15 mai 1869

1

Introduction

Systématisation, telle est l'essence, l'expression générale de l'activité totale de la science. La science ne se propose rien d'autre que d'ordonner et de systématiser pour notre cerveau les objets du monde. Par exemple, la connaissance scientifique d'une langue requiert qu'on la distribue ou qu'on l'ordonne en classes et règles générales. L'agronomie ne vise pas le seul succès dans la culture des pommes de terre, mais la découverte de l'ordre systématique des méthodes de culture, dont la connaissance rend à même de cultiver avec *la présomption du succès*. Le résultat pratique de toute théorie est qu'elle nous familiarise avec le système, avec la méthode de ses objets, et par là nous rend capables d'agir dans le monde avec la présomption du succès. L'expérience en est bien la présupposition ; mais à elle seule, elle est insuffisante. Seule, *la théorie* qui en est le développement, la science, nous délivre des jeux du hasard. Elle nous assure, avec la conscience, la domination sur l'objet et l'assurance inconditionnée de sa maîtrise.

L'individu ne peut pas *tout* savoir. L'habileté et la vertu de ses mains suffisent aussi peu à produire tout ce dont il a besoin, que ses capacités cérébrales à savoir tout ce qui lui est nécessaire. *La foi* est nécessaire à l'homme. Mais seulement la foi en ce que d'autres savent. Comme la production matérielle, la science est une affaire *sociale* : « Un pour tous, tous pour un. »

Mais, de même qu'il existe des besoins corporels dont chacun ne peut et ne doit se soucier que d'une manière personnelle, de même il existe aussi des objets scientifiques, dont le savoir est exigible de *tout un chacun*, et qui, pour cette raison, ne relèvent d'aucune spécialité scientifique particulière.

Un tel objet est *la faculté de penser* de l'homme : travailler à l'intelligence de cette faculté, comprendre ce qu'elle est, en faire la théorie, on ne saurait pour ces tâches s'en remettre à aucune confrérie particulière. C'est à bon droit que *Lassalle* déclare :